



Marc Biver accepte de parler de lui sans se dévoiler

L'ex-agent et manager sportif établi à Neuchâtel a publié un livre qui revient sur les 40 ans de sa riche carrière professionnelle. On apprend pas mal de choses sur lui, même s'il n'a pas voulu tout dire.
PAR JULIAN.CERVINO@ARCINFO.CH

Marc Biver (69 ans) l'avoue d'emblée: «Je n'aime pas parler de moi...» Pourtant, le Luxembourgeois, établi à Neuchâtel depuis de longues années, a décidé de publier un livre pour revenir sur sa carrière de manager dans le milieu sportif. De ses débuts chez Omega, où il a fait entrer son frère Jean-Claude, à sa fin, un peu en queue de poisson, chez Tag Heuer, il revient sur les principales étapes de son parcours professionnel, riche et mouvementé. Il évoque également son rôle d'agent de sportif et sa façon assez humaine de remplir cette fonction. Interview.

Marc Biver, pourquoi ce livre?

C'est le fruit d'une longue réflexion. En vérité, je n'ai jamais eu l'intention d'en écrire un avant que mon entourage et ma famille m'encouragent vivement à le faire. Cela m'a mis la puce à l'oreille lorsque beaucoup de gens ont commencé à me poser des questions sur ma carrière. Mon frère Jean-Claude me l'a proposé, pour laisser une trace. Je me suis dit 'pourquoi pas?'. J'ai alors contacté ma fidèle collaboratrice, Corinne Druey, et on s'est mis au travail pour écrire ce livre.

Avez-vous tout dit dans cet ouvrage?

Non, pas tout. Il y a certaines choses que je n'ai pas dites afin de ne pas froisser inutilement certaines personnes. J'ai surtout voulu retracer une période fantastique et éphémère durant laquelle le sport a beaucoup changé. J'ai rencontré des personnes extraordinaires et c'est la chose la plus enrichissante de ce parcours.

On apprend pas mal de choses sur vous dans ce livre, mais pas comment vous êtes arrivé en Suisse...

Je n'ai pas voulu écrire une autobiographie. Ce livre revient sur mon parcours professionnel à travers mes différentes expériences. Je ne pense pas que ça intéresse les gens que je parle de mon enfance. Mais si vous voulez le savoir, je suis arrivé en Suisse lorsque j'étais âgé de 8 ans avec ma mère, qui avait décidé de s'installer en Suisse.

Vous avez un peu lancé la carrière de votre frère, Jean-Claude, chez Omega. En ressentez-vous une certaine fierté?

Pour moi, il était normal à l'époque de penser à mon frère lorsqu'une place était disponible pour lui chez Omega. En

suite, c'est lui qui a construit sa carrière, en faisant ses preuves. Je ne retire aucune fierté. Il s'en montre reconnaissant envers moi dans ce livre, mais pour moi, c'était normal de lui donner un coup de pouce.



Je vous l'accorde, je ne suis pas toujours d'un abord facile."

MARC BIVER

ANCIEN AGENT ET MANAGER SPORTIF

Dans ce livre vous offrez une autre image de vous, un peu loin de celle de personnage froid et distant que vous vous êtes construit. Cela vous pèse-t-il?

J'en suis conscient et ça m'est égal. J'ai mené ma vie professionnelle pour bien servir les intérêts de mes clients, jamais pour plaire au public. Je me suis investi à fond pour mes athlètes, et chacun d'entre eux, comme les sponsors avec qui j'ai collaboré, m'ont remercié. Le grand public, surtout en Suisse romande, n'a pas la même image de moi. Paradoxalement, ce n'est pas le cas en Suisse allemande.

N'était-ce pas une sorte de jeu avec les médias romands?



A l'époque, je pense que certaines critiques me stimulaient. Même si quelque part, certaines rancœurs étaient ridicules. Beaucoup de gens ont peiné à admettre que j'avais quelque part sauvé le Tour de Romandie.

Certains vont avoir de la peine à admettre que vous êtes quelqu'un de sincère...

Je vous l'accorde: je ne suis pas toujours d'un abord facile. Je suis plutôt réservé et assez pudique. Cela dit, je n'ai pas fait ce métier pour les relations publiques et les soirées VIP. Je déteste même ça, tout comme la foule. Vous ne risquez ainsi pas de me croiser à la fête des vendanges. Je n'apprécie pas du tout que les gens me reconnaissent dans la rue. Je suis content d'être redevenu anonyme.

Pensez-vous qu'on va vous croire lorsque vous dites ne jamais avoir été mêlé à une affaire de dopage?

Je ne sais pas, mais c'est la vérité. Sinon, je serais resté manager de l'équipe Astana. On a même failli m'éliminer, parce que je n'étais plus en accord avec la politique de cette formation kazakhe.

Pourrait-on dire que, dans ce cas, votre passion pour le cyclisme a été mauvaise conseillère?

Tout à fait. Cela fait perdre l'objectivité. D'ailleurs, si



Si c'était à refaire, je ne dis pas que je ne le referais pas."

MARC BIVER
À PROPOS DE SON EXPÉRIENCE
AVEC ASTANA

c'était à refaire, je ne dis pas que je ne le referais pas. J'ai d'ailleurs failli me relancer dans la direction d'une équipe cycliste avec BMC. Pourtant, l'affaire Astana m'a coûté une fortune. Ma foi, on ne peut pas toujours faire tout juste.

Vous avez lancé les carrières de quelques collaborateurs devenus des dirigeants, tels que Christian Milz, Jean-François Collet et Yves Mittaz. En retirez-vous une satisfaction?

Je suis très content pour eux. J'ai toujours dit que la réussite de mes sociétés n'était pas l'œuvre d'une seule personne. Je me dis juste que s'ils ont réalisé des belles carrières, c'est

peut-être parce qu'ils étaient à bonne école.

Comment se fait-il que, étant établi à Neuchâtel, vous ne soyez jamais approché d'un athlète tel que Didier Cuche?

Je n'ai jamais essayé, tout simplement. Pour moi, une fois que l'aventure avec Pirmin Zurbriggen s'est terminée, le ski alpin, c'était fini. Il était vraiment difficile de remplacer un athlète de cette trempe à mes yeux. J'avais besoin de me sentir en symbiose avec l'athlète que je défendais et c'est ce qui s'est produit avec Pirmin. Ensuite, j'avais d'autres objectifs.

Vous ne parlez pas de votre expérience avec Alexandre Balmer dans ce livre, pourquoi?

Cela aurait pu être le dernier chapitre, mais cette expérience n'a pas duré assez longtemps. Sur mes quarante ans de carrière, cela représente juste une seconde.

Quelle vie menez-vous actuellement?

Celle d'un homme retraité: 50% au foyer et 50% cycliste amateur. J'ai parcouru 14 000 km cette année.

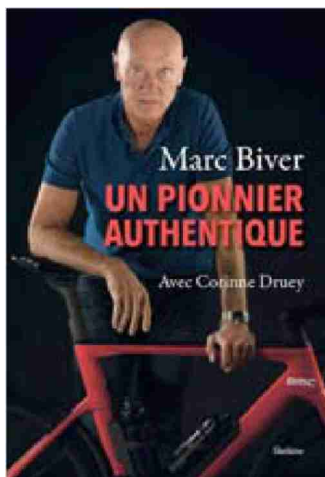


Marc Biver (à gauche), avec Corinne Druey (à droite), lors d'une séance de dédicaces à La Chaux-de-Fonds.
CHRISTIAN GALLEY



Du Marc Biver «tout craché»

Co-écrit avec sa collaboratrice de toujours, Corinne Druey, ce livre de 140 pages intitulé «Marc Biver, un pionnier authentique» est surtout le reflet du style Biver. Une pointe par ici, une autre par là, avec cette ironie, qui en fait sa marque de fabrique. Le tout agrémenté de ses expressions favorites. «Quand les baignoires débordent, tout le monde doit avoir les pieds mouillés», dit-il, pour faire comprendre que son succès financier a aussi profité à ses collaborateurs. «Du Biver tout craché», comme le dirait Pirmin Zurbriggen.



On comprend que Marc Biver n'est pas «né pour obéir», que ce n'est pas «un exécutant». Il reconnaît ses erreurs, notamment lorsqu'il a accepté son mandat auprès de la Ligue suisse de hockey sur glace, «ma seule grosse erreur stratégique». Il revient sur ses expériences douloureuses au premier rang desquelles l'aventure à la tête de l'équipe cycliste Astana, «le rêve devenu cauchemar». Une nouvelle fois, Marc Biver affirme ne jamais avoir été lié à une affaire de dopage. Sans se faire trop d'illusions sur le fait que le public va le croire. Il revient aussi sur ses rapports tumultueux avec les médias romands. On y apprend bien des choses sur certains épisodes de sa carrière, sans que Marc Biver se dévoile totalement. Par exemple, il ne revient pas sur son enfance, ni sur certains passages de son parcours, comme les relations avec le sulfureux médecin sportif Michele Ferrari. Il n'évoque pas non plus l'Américain Lance Armstrong, qu'il épargne (un peu bizarrement).

«Marc Biver, un pionnier authentique », paru le 6 octobre chez Slatkine et rédigé par Corinne Druey.